

Madame L. Guillet, **La Belle Tentation**, décèle que l'auteur, s'il en eût la belle tentation, eût pu réussir une œuvre de belle unité et de forte impression. Mais évidemment elle emploie ses loisirs à cultiver son talent, et compose, selon les heures et le caprice des saisons, des « tableautins » en « demi-nuances », des odes « sérieuses » ou des épigrammes fantasques, de petits morceaux de « philosophie légère » ou des fables, d'un goût actuel, un peu mondain. Il eût fallu distraire et grouper les pièces de « demi-nuances » et ces « tableautins » dont plusieurs sont de signification aisée, d'allure dégagée, avec les pièces graves, intitulées « les Sérieuses ».

Laisse s'enraciner le lierre à ta clôture
Et grimper le rosier au mur de la maison...

Un peu ivre d'hystérie intellectuelle plutôt que passionnelle, le vers de l'anonyme poète de l'**Hymne du Sang** ne manque, ni de force, ni de pouvoir évocateur. C'est un beau poème, lent et imagé, plein d'un souffle musical aussi, que *le Corail*. Il n'y passe pas les frissons de fièvre sardonique et cruelle d'un Swinburne ; il s'écoule grave, à pas volontaires et conscients, et peut-être l'effet est-il plus étrange de ce contraste même.

Entre un témoignage de foi, d'admiration, d'amitié par M. Paul Le Baillet un « Curriculum vitæ » noté par son père, se placent en ce volume les **Poésies** d'Alexis Kroupensky, « humaniste et esthète », qui, « par-dessus tout, aimait les beaux vers ». Il était né en Bessarabie en 1893 ; bien que délicat de santé, il s'était engagé dans la Légion Étrangère ; blessé, atteint à l'œil droit, il avait pris en Sorbonne sa licence d'histoire et sa licence d'anglais. Il préparait son doctorat lorsque la méningite le saisit à la fin de février 1921 ; le 4 mars, il était mort...

Ses vers sont des vers de lettré averti et subtil, d'un goût sans cesse éveillé, d'un métier sûr, élégant et nerveux. Il n'y manque que ce rien d'élan ou d'abandon qui est l'âme même du poète. Du reste, il ne semble pas qu'il se fit à lui-même illusion.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉÂTRE

Music-halls et cafés concerts. — Une soirée à l'Alhambra. — Grock ; Danseurs russes. — La « Boîte à Farsy ». — La Cigale. — Un livre de M. Emile

Magne sur Molière. — Deux pièces imprimées. — M. Adolphe Brisson et André Rivoire. — Memento.

Je m'étais, l'autre soir, habillé pour assister à la représentation générale d'une mauvaise pièce. Je savais d'avance, et tout le monde savait, que c'était une mauvaise pièce. Car le dieu d'Israël, qui est aussi le dieu des théâtres, a si cruellement réparti ses dons, qu'il reçoit sans cesse les mêmes élus dans son tabernacle. A cause de la chaleur, les invités ne se pressaient pas d'entrer. Ils faisaient les cent pas sur l'asphalte : et l'on voyait, aux lumières du boulevard, l'ennui déjà peint sur leurs figures. Cependant, une sonnette retentit. Chacun, d'un air résigné, se dirigea vers le contrôle. C'est alors que le courage m'a manqué. J'ai laissé mes coupons aux mains stupéfaites d'un contrôleur et je me suis enfui.

Que faire ? L'idée me vint de passer ma **soirée à l'Alhambra**. Une fameuse inspiration ! La pièce, je le sus le lendemain, était plus fâcheuse, cent fois, que nous ne l'appréhendions. Les colonnes des journaux suintaient d'une eau bénite parcimonieuse, et il y avait dans l'air des théâtres une sorte de hennissement d'espoir, poussé par tous les auteurs injoués de Paris et des provinces. Je bénis donc le dramaturge, dont je ne verrai jamais l'ouvrage, mais à qui je dois le délice d'un plaisir imprévu.

§

On voyait à l'Alhambra, un bouffon célèbre appelé **Grock**. J'en avais, comme chacun, entendu parler. Même, je le connaissais par un commentaire enthousiaste de ses travaux, publié dans *Paris-Midi* par M. Gustave Fréjaville, qui est le Jules Janin du Music-hall. Mais l'obligation de bâiller si souvent aux espiègleries de M. Verneuil et de quelques autres m'ôte le loisir d'aller voir les clowns. Il fallait cette occasion...

Grock est un admirable pitre. Je ne lui connais d'égal que George Robbey, un acteur burlesque de Londres, que je vis, l'an passé, dans un Music-hall du Leicester Square. Et encore Grock surpasse-t-il Robbey par la netteté des créations sans bavures et sans figuolage. Ce qui donne à l'art de Grock une espèce de grandeur, c'est qu'il ne sacrifie rien au détail. Sa caricature est dessinée largement ; comme disent les peintres, elle est « massée ». Son comique est fait de vérité et de précision. Nulle emphase burlesque, rien de convulsif, ni de véhément. Il joue avec une

puissante lenteur, et il a l'air de soulever sans hâte le rire énorme de la foule. J'ai parlé de précision. Je ne trouve, ma foi, pas d'autre mot. Le « sketch » de Grock, qui dure trois quarts d'heure, m'a semblé comparable à un mécanisme bien réglé. Chaque expression de son élastique visage, chaque geste de son corps et jusqu'aux grimaces de ses mains gantées de filoselle, tout vient à l'instant prévu s'inscrire en un point de l'espace rigoureusement déterminé.

Je sais ce que va penser le lecteur. Il dira : « Voilà bien des mots ! votre méticuleux comique ne doit amuser personne. » Détrompez-vous. La mathématique burlesque de ce Grock impose chaque soir ses démonstrations. Au moment précis qui est le sien, mille spectateurs éclatent de rire simultanément, comme si quatre mille mains invisibles leur chatouillaient à la fois la plante des pieds. Lorsque Grock se met au piano, il a l'air de jouer sur l'orgue formidable de l'hilarité populaire. Quant à raconter ses grimaces, il n'y faut pas songer. C'est de leur succession seule que naît leur absurdité. Aucune n'est à proprement parler caricaturale ; son jeu est sobre, ses gestes sont mesurés, le plus souvent quelconques. S'il se gratte le nez, c'est du même geste, qui, exécuté par M. Raphaël Duflos, de la Comédie-Française, ne nous fait pas rire le moins du monde. « *En lui la clownerie n'est pas déraison, ni dérision* », écrit excellemment M. Legrand-Chabrier, qui est à M. Fréjaville ce que Gustave Planche fut à Jules Janin. Cet analyste plein d'intelligence et de subtilité (je parle de M. Legrand-Chabrier) écrivait encore dans un récent fascicule de *Choses de Théâtre* (1) : « L'analyse de son numéro serait un poème d'humour et de philosophie. L'action sur le public est certaine et magnétique, au point qu'avant et après Grock ce public n'est pas le même, intimement, que pendant. Et sa tenue extérieure le marque très nettement : une attente un peu dissipée, la tension ravie et concentrée, puis la détente éparpillée. Et c'est presque dommage, puisqu'enfin le reste du programme a de l'éclat et de l'inattendu. »

Rien de plus vrai. J'ai vu, notamment, après Grock, une troupe de **danseurs russes** qui avait pour moi, sans doute, pour tous les spectateurs de mon âge, l'émouvant attrait d'un souvenir d'enfance. Ce sont de ces danseurs bottés de rouge, portant des blouses de moujiks, que la venue de Serje Diaghilef et de ses

(1) *Choses de Théâtre*, numéro du 9 juin.

ballads fit oublier. L'art de ces baladins était populaire, violent et barbare. Ils dansaient fiévreusement, ne s'interrompant de tourner et de bondir que pour chanter des mélodies remplies d'une tristesse majestueuse. Jadis, un spectacle de cirque ou de music-hall ne s'achevait point sans que les hommes aux bottes d'écarlate et les femmes aux tabliers bariolés vinssent chanter et danser devant un décor de leur pays.

On voyait alors cela distraitement, mais aujourd'hui ! Aujourd'hui, c'est un peu de la vieille Russie morte qui nous revient avec la mémoire du plaisir oublié. Lorsque, l'autre soir, le rideau de l'Alhambra s'ouvrit sur la vue du Kremlin nocturne et neigeux et sur le groupe des artistes couverts de manteaux givrés, c'était sous nos yeux quelque chose comme l'illustration d'un roman historique, une image du livre à jamais fermé, — ou, si l'on veut, un chromo mélancolique ainsi que tous les chromos, voilà ce qu'on peut voir à l'Alhambra ; voilà ce que nous y voyons. Mais les bonnes gens et les gosses y voient d'autres choses et bien plus belles.

Puisque nous sommes à parler des chroniqueurs du music-hall, le nom de M. Pierre Varenne vient naturellement ici. C'est un délicat, qui fit naguère un livre parfait sur le *Bon gros saint Amant*, et depuis parle des chanteurs, discours, comiques et « attractions » aux lecteurs de *Bonsoir*. M. Fursy eut l'idée de lui demander une revue. J'ai voulu l'entendre. J'ai d'abord entendu M. Fursy lui-même, un moraliste goguenard et attendri, qui, après avoir proféré les commentaires de ce temps par la voix d'un gavroche, improvise avec adresse une chanson bout-rimée. On a joué ensuite la revue que M. Pierre Varenne fit en collaboration avec M. Mauricet, chansonnier. J'y pris un plaisir extrême. Une satire dont la drôlerie ne fait point litière de ce que nous aimons est une chose trop rare. MM. Varenne et Mauricet ne montrent point seulement du goût et quelque penchant à la grâce ; on remarque en eux un très louable souci de littérature. Un « vieux boulevardier », coiffé d'un melon gris et portant gardénia au revers de sa jaquette, vient nous dire en cinq ou six couplets son regret de l'ancien boulevard. M. Varenne a fait là une petite poésie, de celles que nos pères appelaient fugitives, qui est, selon moi, une pièce d'anthologie. Au risque de consterner bien des cacographes, je dirai que l'auditoire, pourtant très mêlé, l'a, comme moi, trouvée fort plaisante. Cela prouve, en

passant, et une fois de plus, que la balourdise du public, qui sert d'excuse à tous les négociants d'ordures, n'est rien moins qu'une certitude. M. Volterra dit : « Le public aime les obscénités », ainsi la *Cuisinière Bourgeoise* assure que le lièvre demande à être écorché vif...

Gravissons les pentes de Montmartre. Notre visite aux cafés-concerts s'achève à la **Cigale**. On y joue une opérette de MM. Rip et Dieudonné : *le Cochon qui sommeille*, dont Claude Terrasse a fait la musique. On n'imagine rien de plus gaillard, ni de plus sain. Et l'acteur Pauley, qui possède avec un ventre de potentat une voix de chatte amoureuse, est bien le plus amusant des gros hommes.

§

— M. Gavault a remplacé feu Heriz à la direction de la Porte Saint Martin.

— M. Adolphe Brisson quitte le *Temps*, où, durant vingt années, il écrivit le feuilleton dramatique. Ce fut un critique bienveillant, instruit et craintif. A force de ménager l'un et l'autre, il finit par perdre toute autorité. Mais il s'en fallait du tout qu'il ignorât les valeurs ; et il ne montrait point d'hostilité aux efforts nouveaux. Il a pour successeur M. André Rivoire, que Paul Léautaud nommait : un « écrivain en vers ». Le *Temps* l'annonce comme ceci : « Renonçant à écrire des comédies pour les scènes du boulevard, M. André Rivoire apportera son expérience et son amour du théâtre à présenter et à juger les pièces de ses anciens confrères. » Il me semble qu'il y a, dans les termes de cette annonce, quelque chose de volontairement ambigu : M. Rivoire renonce ; mais non à tout. Il n'écrit plus de comédies pour les scènes du boulevard. Bon. Mais écrira-t-il des tragédies pour les scènes subventionnées ? Savoir.

— Une pensée : « Le public aime à voir ses héros se créer des complications psychologiques, n'ayant pas de temps à perdre lui-même en de telles stupidités. » Voilà qui explique les plus inexplicables succès. Cette pensée est d'un jeune écrivain, M. Marcel Achard.

M. Emile Magne a publié chez Emile-Paul un remarquable et vivant ouvrage : **Une amie inconnue de Molière**. Il s'agit d'une dame Honorée Le Bel de Bussy, qui, ayant terminé sa carrière amoureuse, balafmée dans un accident de carrosse, connut